

Pris à la langue

Les mots ne font pas ce que le corps fait, et cependant ils le font bien davantage puisqu'ils l'exaltent, le multiplient, le prolongent, l'augmentent, le raniment. Ce pouvoir ne les rend pas pour autant complémentaires, pas plus qu'ils ne sont là en guise de supplément, et l'excitation, la provocation, bien qu'essentiellement liées à eux, ne représentent qu'une fonction secondaire de ce corps que les mots ajoutent à votre corps, et qui double nos organes quand leur appétit s'abîme dans leur propre limite.

Ce corps tout autre parce que sa chair n'est ni viande, ni nerfs, ni tendons, n'en est pas moins une forme incorporée, qui passe du virtuel au physique dès que le besoin suscite cette précipitation. Qui en doute doit émerger d'abord du vieux dualisme et remettre sa langue dans sa bouche, puis il la sent à cette place et sent sur elle la pensée, la lecture, la conversation, l'amour, et tout change, car le corps c'est aussi cela, qui s'y fait autant que le sang, le sperme et le souffle, dans un mouvement dont la vitesse remue en nous de l'espace, plutôt que de l'os et du muscle. Alors de la liaison inséparable de la matière verbale et de la matière organique, monte un élan qui tente, en nous, de détourner le cours du désir de celui du temps, par un emportement capable de nous jeter à la fois en deçà de la mort et au-delà de l'espèce.

Le bref récit de Michel Surya condense tous les états de ce passage : les mots y sont d'emblée une pénétration de tous les gestes, de toutes les postures du corps – une pénétration qui nous arrache à la linéarité du temps par un tourbillon d'amour. Plus tard, puisque dans l'instant le lecteur est pris à la langue ; plus tard, il s'en suit le bouleversement de découvrir à l'intérieur de soi la place encore vibrante de l'Autre. C'est que le récit, procédant par pulsations et non par phrases, a fait éclater la retenue du social, du goût, de l'histoire : il a mis les cinq sens en désordre et rétabli cette sauvagerie intime, qui fait que la présence est tout le sens. L'érotique est l'art de faire durer dans le corps ce qui ne faisait que le secouer. Il invente une infinie prolongation qui met à mal la belle littérature du manque. Et quel étonnement de se retrouver simple lecteur quand on vient de vivre le plus étrange des sacrifices : l'immolation de soi sur l'autre et l'apparition du tu au milieu du je.

*

Relisant ce récit treize années plus tard, voici qu'il tourne sur lui-même comme devait tourner le corps qu'on allait rouer. D'autres faces apparaissent car tout cela – ici – par quoi le verbe voulait se faire chair est exhibé pour être en toutes ses parties battu,

fracassé. Mais qui opère ? On croit d'abord que c'est une violence mise en œuvre par la situation décrite. Non, la lecture dément cette impression. D'ailleurs, le récit a déjà volé en éclats et, de même, les personnages. Il n'y a pas de phrases puisqu'il n'y a pas de ponctuation. Tout va par longues laisses et chacune est une haleine dense et noire, une forme aérienne taillée dans la pâte d'un air lourd dont la matière épaisse tournoie.

Qu'est-ce donc que cette histoire ? Celle d'une étreinte forcenée contre un mur. L'obstacle est partout, mais il est moins dans la rudesse de la pierre que dans la clôture parfaite qu'est en soi un corps. Toujours un infracassable dedans résiste à la pénétration – et par conséquent à l'union. Alors, dans la rage de forcer le passage, tout devient projection d'énergie et fracas de mots. Plus de récit, rien que de l'élan de pans de langue s'élevant ; rien que du rythme : un rythme qui animalise le langage pour l'assouplir, l'aérer, le lancer dans l'espace inaccessible et faire qu'il métamorphose ainsi l'intérieur en extériorisation obscène. Le verbe jeté bas pétrit maintenant une viande peuplée d'autant d'ouvertures que l'appétit peut en concevoir. Et l'excès illumine à la fin ce qu'il consume. C'est l'instant, dans la flambée du corps, d'une innocence qui serait mortelle si elle pouvait durer. Michel Surya pose au sommet d'une flamme cette image admirable : « ma langue sur le pas de son ciel noir ».

Bernard Noël